

Par là, par d'autres côtés, car M. Chénnevière ne répudie pas irrémédiablement l'appui de la rime, il s'écarte moins des habitudes notamment des symbolistes. Le rapport qu'il sent et souvent exprime entre un moment de sa sensibilité et l'aspect des choses extérieures se confond un peu avec le symbole également. Mais il sait être discret et créer par le prestige de mots à la fois très retenus et décisifs une puissance sourde et profonde d'émotion. Je ne sais ce qui pourrait sonner plus douloureusement pathétique, plus purement tragique, sans gestes ni cris, que le *Chant Funèbre*, poème profond et admirable, — ou que ces fraîches, loyales, énergiques et tendres notations d'un homme pris par la Guerre...

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *L'Homme et son désir*, poème plastique de M. Paul Claudel, musique de M. D. Milhaud (7 juin). — COMÉDIE MONTAIGNE : *Le Bonheur à cinq sous*, comédie en 3 actes de M. G. Dreyfus, tirée de la nouvelle de R. Boylesve (9 juin). — Les essais de M. Charles Dullin : *Moriana et Galvan*, pièce de M. Alexandre Arnoux. — L'OASIS : *Parodies et pastiches* (11 juin). — THÉÂTRE CLUNY : *J'veux coucher avec Nini*, pièce en 3 actes de M. P. Murio. — LES ESCHOLIERS : *L'a-t-il dit ?* pièce en 1 acte en vers de M. Lestienne; *Le Feu qui reprend mal*, pièce en 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard (10 juin). — VARIÉTÉS : *Princess' Lily*, opérette en 3 actes de M. Vanmousse, musique de M. Alix. — GRAND GUIGNOL : *La Sonate polonaise*, drame en 1 acte de M. Marc Daubrive; *La suite à Demain*, comédie en 1 acte de J. Bastia; *Une fille*, drame en 1 acte de M. J. d'Astorg; *Un réveil-lon au Père Lachaise*, pièce en 3 actes de H. de Gorse et P. Veber (9 juin). — Incidents. — Memento.

Voici l'été. Par tous les chemins les « explorateurs de tour Eiffel » accourent vers Paris. On les attend. Les vendeuses d'amour radoubent leurs sommiers et les marchands de spectacles rafraîchissent leurs devantures. Il en faut pour tous les goûts, pour le goût du provincial comme pour le goût de l'étranger.

Les directeurs de théâtres, qui ne sont point contrariants, font le nécessaire. Au notaire de Mont-de-Marsan, ils ingurgitent les vieux rossignols dont M. Bourdin lui-même ne veut plus connaître la saveur. En cette heureuse saison des auteurs à « reprises » M. Capus se trémousse, M. de Flers gigote, M. Pierre Wolf gambade. Par un miracle toujours renouvelé la canicule revigore vaudevilles déplumés, mélos poussifs, opéras moribonds; c'est comme une loi de la nature. Ainsi, le notaire de Mont-de-

Marsan est heureux. On lui montre M^{me} Sarah Bernhardt, M. Paul Mounet, M. Delmas, et quelques autres monuments historiques. Après quoi il s'en retourne à son épouse, à son piquet, à son mail. Cependant le Brésilien à peau d'olive et le Balkanique crépu se montrent plus exigeants. Il leur faut le cocktail et l'épice. Qu'à cela ne tienne ! En veux-tu ? en voilà ! Voici la saison des cubisteries théâtrales, des ballets charantonnesques, des tragédies-rigolades, voici l'heureux temps des danseuses helléno-américaines et des comédiennes moldovalagues. Nous verrons des troupes noires jouer *Britannicus* ; et voici M^{me} Ida Rubinstein qui numérote ses tibias, avant de piétiner Shakespeare ou de bramer d'Annunzio...

Cette année M. Paul Claudel, qui trouve enfin sa clientèle dans la place, a ouvert le marché. J'ose dire qu'il a bien fait les choses. On joue de lui, au Théâtre des Champs-Élysées, un « poème plastique », **L'Homme et son désir**, qui nous montre, une bonne fois, ce que l'on peut attendre d'un universitaire lâchant la fêrule pour saisir une marotte. Le mois passé, je comparais M. Claudel à M. Darius Milhaud ; en eux je voyais deux têtes de pompiers honteux, sous le même casque. Je ne me doutais pas, alors, qu'un jour prochain nous goûterions le fruit sauvage de leur collaboration. Je tairai mon sentiment sur l'incongrue pétarade du petit croque-notes millionnaire ; cela regarde Jean Marnold. Quant au « poème plastique », je le puis juger. Avec la meilleure volonté du monde, M. Claudel se montre incapable de nous désopiler la rate. On n'a même pas ri ! Les ambassadeurs et les diplomates sont décidément de bien tristes farceurs, et c'est en voyant la manière qu'ils ont de se distraire que l'on comprend soudain les raisons du désespoir universel.

L'Homme et son désir nous montre M. Borlin tout nu, frotté d'une substance huileuse et jaune et qui, sous nos regards, fait de la gymnastique selon la méthode du professeur Müller, son compatriote. Cela se passe sur la seconde marche d'un escalier géant. Tout en haut de l'escalier, il y a douze figurants, sous des cagoules noires. Ce sont les heures nocturnes, qui s'en vont lentement, et que remplacent douze autres types en robes blanches. Ce symbole à l'usage des gourmets de nouveautés littéraires se complique d'une allégorie lunaire, traduite par deux femmes et deux faux-nègres tirés des parades de la foire du trône. Nous

assistons, si j'ai bien compris, à une nuit d'insomnie, durant laquelle M. Borlin voit des oiseaux et des grelots danser autour de son corps safrané et couvert de sueur. Au petit matin, une femme l'enroule dans une écharpe de gaze rose, et il s'en va lentement, tandis qu'à l'orchestre on entend un énorme bruit de gifles, dont l'opportunité a beaucoup frappé l'auditoire.

Cette orageuse platitude inspirait à l'un des plus sagaces critiques d'à présent, M. Lucien Dubech, ces réflexions : « Dans la salle on trépigne. Ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est du délire. Je voudrais seulement en tenir un, n'importe lequel, et lui demander, entre quatre yeux, ce qu'il a compris et pour quelles raisons il braille. » Plus heureux que M. Dubech, moi, j'en ai tenu un ; et entre sept yeux, l'un de nous portant besicles et l'autre monocle ; et il m'a dit que cette superposition de scènes et ces danseurs-figurines lui semblaient aussi beaux que l'horloge de Strasbourg. Il faut vous dire que mon applaudisseur est autre chose qu'un snob. C'est un esprit des plus fins, à qui ses intimes ont fait une réputation de mystificateur qu'il n'a pas volée. Je pense que M. Claudel, qui vint saluer au balcon, remercia beaucoup d'amateurs d'horloges et que les siffleurs, dont je fus, l'estimaient davantage que les « romains » de l'orchestre qui se moquaient de lui et lui faisaient un succès de qui perd-gagne.

Dans le même immeuble, aux étages supérieurs, c'est-à-dire à la Comédie-Montaigne, on donne un spectacle qui n'est ni pour les étrangers ni pour les Parisiens, ni pour le notaire de Mont-de-Marsan. C'est une pièce pour personne et qui réussit à merveille. On nous dit que M. Gémier a décidément quitté la Comédie Montaigne, et aussi M. Dullin. Le malheur est qu'ils ont emmené le public avec eux.

Précisément, et en attendant mieux, M. Dullin donne la comédie chez lui. C'est dans un véritable appartement parisien. Quand on est plus de trois spectateurs, on est un peu serré. Nous étions trois, l'autre soir, M. Poiret, M. Paul Reboux et moi. Et nous avons vu une pièce : **Moriana et Galvan**, tirée par M. Alexandre Arnoux du romancero mauresque. C'est une sorte de mimodrame, ou plutôt une sorte de prétexte dramatique, soutenu par quelques répliques, d'ailleurs émouvantes et belles. M. Dullin joue cela avec ses élèves. Sur une petite scène de salon, et dans des costumes pleins d'une harmonieuse et ingénieuse beauté,

il nous montre ensuite ses essais d'enseignement dramatique, fondés sur l'improvisation plastique, l'improvisation dialoguée et l'emploi du masque.

L'ensemble est d'une réussite surprenante. Je me propose d'en parler comme il convient, c'est-à-dire explicitement, lorsqu'à la « rentrée » M. Charles Dullin reprendra ses travaux.

J'ai parlé de M. Poiret. Il a lui-même ouvert un théâtre qui se nomme l'Oasis. On y joue des parodies et des pastiches, et, quand il pleut, le public est abrité sous un toit que l'on gonfle comme un pneu de bicyclette. Ce que l'on y voit est cocasse, est charmant et on le prise bien lorsqu'on a beaucoup voyagé à l'étranger. M. Poiret est, en toutes choses, à la limite de notre goût ; sa vie n'est qu'une danse périlleuse au bord de l'outrance, et jamais il n'y choit. Cela explique l'émulation que son nom entretient dans les capitales où l'on apprécie, de nos élégances, ce qu'elles ont de plus corsé. M. Poiret fait figure d'exotique. Il est, au contraire, le plus inimitable des fantaisistes de chez nous. En tout cas il s'adresse, en matière de théâtre, à des gens d'esprit. On comprend pourquoi il n'a pas loué le Trocadéro.

Un M. Paul Murio a fait jouer au Théâtre Cluny un vaudeville : **J'veux coucher avec Nini**. Peut-on tendre plus bassement la main ? Peut-on faire appel, avec moins de pudeur, à la paillardise des chaudronniers et des brunisseuses ? S'il y avait encore des milieux littéraires, un pareil titre coûterait cher à son auteur ; ce sont les sagoins de cette sorte qui, tôt ou tard, nous ramèneront la censure ; alors ils en feront partie et les écrivains paieront pour les pornographes ; et ce sera bien fait ; et cela ne nous apprendra pas à nous défendre.

Sur la scène du Théâtre Antoine, la société des Escholiers, que préside un amateur de qualité, M. Auguste Rondel, a joué deux comédies. L'une, **L'a-t-il dit**, en vers, de M. Lestienne, en eût valu bien d'autres si les acteurs l'avaient mieux défendue. Ce qui m'a semblé surprenant, c'est qu'il se trouve encore des gens — et jeunes ! — pour enrouler des faits-divers sur des mirlitons avec pareille constance. L'autre pièce est de M. Jean-Jacques Bernard, fils de M. Tristan Bernard. Avant qu'on levât la toile, je me défendais mal d'une prévention contre l'auteur. Au théâtre comme partout, mon goût me porte à chérir les fils d'inconnus ; il me semble qu'un début facile est, pour un artiste, la chose la

plus fâcheuse et qu'il faut beaucoup de prestance pour entrer sur la scène du monde par une porte ouverte à deux battants. Quelques exceptions confirment cette règle. Il y a Courteline, il y a Sacha Guitry... On peut dire maintenant qu'il y a M. J.-J. Bernard.

Sa pièce, le **Feu qui reprend mal**, est excellente. Elle nous montre, dans la semaine qui suivit l'armistice, l'intérieur d'un professeur, en province. Nous voyons sa femme, son père, une amie. Lui est prisonnier depuis quatre ans. On l'attend. Reviendra-t-il ? Depuis trois mois, il n'a pas donné de nouvelles. Or, durant ces trois mois-là, l'épouse « logea » un officier américain ; c'était de règle dans la petite ville ; cet homme lui a fait la cour, et il l'a troublée. Heureusement, il quitte la ville ; il s'en va, le jour même où doit arriver le premier convoi de prisonniers. Nous voyons chacun dans la fièvre de l'attente, et M. Jean Fleur, qui jouait le père de l'absent, conduit remarquablement la scène. Il y a un instant de doute anxieux ; la porte s'ouvre ; le soldat entre, c'est lui, misérable et radieux. C'est un bel instant. Nous le voyons ensuite mari, qui reprend contact avec les choses de son ancienne vie. On lui rend ses pantoufles, son vieux veston de travail ; sa femme met le couvert, il ouvre le tiroir d'un buffet :

— Tiens, dit-il, ma serviette dans son rond...

Mais l'épouse la lui prend des mains :

— Non, non ! s'écrie-t-elle, j'ai dû loger un Américain... je t'expliquerai...

Et le rideau tombe. Voici le premier acte ; je n'en puis donner ni le ton, ni le mouvement, qui sont admirables. Ce que nous voyons ensuite, c'est le drame de l'homme qui lutte contre le doute. Il souffre l'inaffable tourment du jaloux, qui crée et recrée dans ses songes l'ombre d'un rival inconnu. On le veut guérir ; tous s'y emploient et tous essaient de tout, même du mensonge. Peine perdue. Le pauvre garçon devient cruel. Finalement il lasse sa femme, la blesse, l'humilie. Un émissaire de l'officier américain arrive à point nommé. Nous apprenons que le Sammy n'a point oublié son hôtesse ; il veut l'emmener, l'épouser. Elle partira, une dernière scène de violence la décide. Mais le triste soir de l'hiver provincial tombe sur la chambre, le père évoque, sans penser ni à bien ni à mal, l'affreuse solitude des veufs et des vieux célibataires, et l'épouse restera, et les époux vivront réunis,

jusqu'à la fin, cousus [ensemble, dans le sac de leur misère. Voilà la pièce. Elle est fort belle. Si ce n'est pas votre avis, c'est que je l'ai mal racontée. M. Renoir faisait le mari et M^{lle} Falconetti la femme. Ce sont de très bons comédiens. Quant à M. Jean Fleur, il est de ces acteurs qui tordent un rôle dans leur poigne et lui donnent, coûte que coûte, figure humaine. M. J. Fleur a inventé une espèce de rondeur pathétique et l'on peut dire de lui qu'il est un des meilleurs comédiens de la jeune génération; il le demeurera jusqu'au jour où de trop habiles auteurs écriront des rôles taillés sur lui, comme des vestons, et cela ne viendra que trop tôt.

Le merveilleux est qu'aucun directeur n'ait songé à monter cette pièce-là. Du seul point de vue commercial l'inaptitude de ces gens vous confond. Ainsi nous voyons les Variétés jouer à grands frais une opérette plus fâcheuse qu'un discours parlementaire. Il faut être directeur de théâtre pour se tromper sur la fortune de pareils ouvrages. Il arrive ensuite ce que l'on suppose : l'insuccès des bossus sert d'argument contre les bien-bâtis, et l'on retourne aux vieillards.

Le Grand Guignol donne un bon spectacle. Le plaisant et macabre **Réveillon au Père Lachaise** de MM. Pierre Veber et de Gorsse est un éclat de rire de Bazouge. Il s'agit d'un cercleux enterré vif, et que l'on tire à temps de son caveau. On l'apporte encore engourdi dans le pavillon du gardien; il se réveille et dit : « Il y a vingt louis en banque. » Voilà le ton de la pièce. Toute l'œuvre de M. de Curel et les trente mille vers de M. Poizat ne valent pas ce trait. M. Albens, qui joue le rôle du ressuscité, est d'une singulière drôlerie. La **Sonate Polonaise** de M. Marc Daurive, vaut mieux, selon moi, que ce qu'en dirent la plupart des critiques; et c'est une pièce bien écrite. Il faut savoir gré à M. Jean d'Astorg, auteur d'**Une fille**, chargé cette fois d'épouvanter les dames, de sa discrétion. Il n'y a dans sa pièce qu'un cadavre et nul poignard-gicleur, nul rabet à chair humaine. Il atteint à l'effroi par le texte. M^{lle} Maxa est excellente et aussi M. Maxudian. **La Suite à demain**, de M. Jean Bastia, raille fort gaîment les lecteurs de romans-feuilletons.

§

Incidents. — Georges Feydeau est mort, fort tristement, dans une maison de fous. Ce fut un amuseur de foules sans égal

et qui construisait solidement ses farces. Il disait volontiers que d'un même événement on peut tirer, au choix, une tragédie ou un vaudeville ; il eût pu ajouter que ceci est plus malaisé que cela. Le premier venu peut ennuyer ses contemporains, ceux qui les amusent sont aimés des dieux.

— Trois comédiennes ont été décorées de la croix de guerre.

— M. Marie-Joseph-Louis-Camille-Robert Pellevé de la Motte-Ango, marquis de Flers, officier de la Légion d'honneur, auteur dramatique, a été reçu le 16 juin à l'Académie. M. le marquis fit un discours aimable et, comme le veut l'usage, relevé d'impertinences. Mais il trouva son maître. En effet, le père Doumic lui répondit :

En écoutant *l'Habit vert* on voyait déjà s'ébaucher une autre pièce, à peine moins divertissante, qui pourrait s'appeler *La suite de l'Habit vert*. Tout se passe dans la seconde de ces comédies comme dans la première. On met ses gants, on commence les courses et on fait du pointage, car on est candidat. On fait les visites. On est bien accueilli partout, parce qu'on a une bonne figure et aussi parce qu'on a beaucoup de talent. On est élu, non pas, comme Victor Hugo, la quatrième fois qu'on se présente, mais la première fois, au premier tour, sans concurrent, et il ne reste plus qu'à aller chez le tailleur essayer son habit pour le jour de sa réception. C'est une comédie comme vous les aimez, monsieur, une comédie aimable, un peu ironique et jouée par l'auteur.

— On a ouvert, dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges, un musée du Théâtre Romantique.

— Les comédiens de Paris ont offert un banquet à M. Baïeff, directeur, metteur en scène et speaker du Théâtre de la Chauve-Souris de Moscou.

— Le tragédien américain James K. Hackett a joué Shakespeare à l'Odéon.

MEMENTO. — RENAISSANCE : *La Maîtresse imaginaire*, comédie en 3 actes de M. F. Gaudera. — BA-TA CLAN : *Gosseline*, drame en 5 actes de MM. Aristide Bruant et A. Bernède. — NOUVEAU THÉÂTRE : *Le soleil de Minuit*, un acte de M. J. Deval. — Le théâtre de la cité de Carcassonne donnera, sous la direction de M. Victor Magnat, son premier spectacle le 15 juillet. On jouera *Roméo et Juliette* avec la musique de Berlioz, puis, le 16, les *Noces Corinthiennes* et, le 17, *Phèdre*.

HENRI BÉRAUD.